

Romains 1, 16-17 ; 3, 21-28 ; Ephésiens 2, 4-10 ; Jean 3, 14-17

Frères et sœurs,

J'ai eu envie ce matin de m'arrêter avec vous quelques instants sur un événement qui a passé quasiment inaperçu dans le flot des nouvelles de cet été et qui pourtant me semble très intéressant et revêtir une certaine importance surtout en cette année où nous fêtons les 500 ans de la Réforme !

En effet le 5 juin dernier, à Wittenberg, la ville même où Luther a placardé ses fameuses 95 thèses, événement qui a marqué symboliquement le début du mouvement de la Réforme, a été signé un accord important sur la question théologique de la Justification !

Bon à première vue, cela paraît un peu technique et sembler ne devoir intéresser que quelques spécialistes des questions œcuméniques. J'aimerais vous montrer que cet événement revêt une portée beaucoup plus grande qu'il n'y paraît.

Il faut savoir que la « Déclaration commune sur la Justification » a été signée dans un premier temps à Augsbourg en 1999 entre l'Église catholique et la fédération luthérienne mondiale. En 2006, les Méthodistes se joignaient à ce texte et cet été c'est la CMER autrement la « communion mondiale des Églises réformées » (notre famille), qui « pèse » pas moins de près de 80 millions fidèles de par le monde qui également, qui a signé cet accord qui plus est en cette année de la Réforme et à Wittenberg. C'est n'est pas rien pour le symbole.

Alors de quoi s'agit-il au juste et quoi cela peut-il nous concerner ?

On le sait : c'est beaucoup autour de ces questions de « justification » de « salut » de « grâce » que la Réforme s'est construite, ou pour le dire autrement ce sont des compréhensions diamétralement opposées sur la question du salut qui ont provoqué cette rupture au sein de l'Église d'Occident au 16^{ème} siècle menant à la Réforme.

Il faut bien mesurer combien la question du salut hante les chrétiens du 16^{ème} siècle. Que dois-je faire pour obtenir le salut, pour avoir la vie éternelle, pour aller au paradis ? Ce n'est pas une question seulement pour les théologiens, mais vraiment une question existentielle qui finit par terroriser les populations. Luther lui-même, en homme de son temps, est

travaillé par cette question et souffre de n'arriver jamais à être à la hauteur et de risquer ainsi de subir la condamnation de Dieu.

C'est en revisitant la critique acerbe de Paul sur la piété des Pharisiens que Luther, et à sa suite l'ensemble des Réformateurs, va proposer une manière radicalement différente d'aborder la question du salut. Paul, dans ses différentes lettres, et en particulier dans ce célèbre premier chapitre de l'épître aux Romains que nous avons relu ce matin, critique la piété des Pharisiens qui voudrait prétendre que l'homme peut se rendre justice lui-même devant Dieu par ses œuvres. Ou pour le dire autrement que l'homme doit et peut mériter l'amour de Dieu et son salut par la qualité de sa vie et de ses actions.

Cela apparaît tout un coup comme une forme d'évidence à Luther : non l'homme ne peut se sauver lui-même ! Il est et demeure pécheur quoi qu'il fasse. Seuls l'amour et la justice de Dieu peuvent lui apporter le salut et donc une forme de tranquillité de l'âme, de paix intérieure. C'est le fameux « *Sola fide* » par la foi seule.

On peut même dire que tout le mouvement de la Réforme découle de cette redécouverte. Luther va donc s'attaquer concrètement sur la scène publique à la vente d'indulgences, mais aussi à toutes ces formes de piété populaires issues du Moyen-Age qui voulaient que l'on puisse non seulement acquérir son salut, mais également racheter le salut de parents défunts.

Du point de vue de la Réforme, l'être humain demeure pécheur et ne pourra jamais par ses propres mérites « mériter » son salut ou l'amour de Dieu. Il n'est justifié que par la foi dans un acte gracieux de Dieu (*sola gratia*). L'être humain demeure pécheur tout en étant justifié par Dieu en Christ. C'est la fameuse formule de Luther : *simul peccator et iustus*.

Cette affirmation, au moment de la Réforme, va cristalliser le débat. Ce qu'il faut savoir toutefois, c'est qu'avant le concile de Trente qui allait condamner la compréhension protestante, un accord avait été tenté à Ratisbonne en 1541 déjà, mais cet accord, en raison du conflit confessionnel grandissant et des passions qu'il suscitait, n'a pu être ratifié et fut oublié près de 450 ans durant !

Pendant des siècles donc cette question est demeurée une pierre d'achoppement entre protestants et catholiques. On peut donc se demander comment un accord sur une question aussi sensible et apparemment clivante a pu être trouvé.

Les Eglises protestantes ont toujours été les moteurs du dialogue œcuménique et ce n'est pas pour rien que le siège du Conseil œcuménique des Eglises est précisément à Genève. Que ce soit au niveau local ou au niveau institutionnel, il y a dans la tradition protestante une claire volonté d'ouverture œcuménique. Genève, en ce sens, a été un beau laboratoire des avancées œcuméniques. On l'a encore vu avec la belle célébration œcuménique que nous avons célébrée ici même janvier dernier. Mais on sent aussi que les avancées sur le terrain local sont parfois bloquées par des résistances marquées par les institutions et par l'Eglise catholique en particulier sur des questions fondamentales comme la Sainte Cène ou la reconnaissance des ministères.

Or la signature de cette déclaration commune sur la Justification est, à mon sens, porteuse de beaucoup d'espoir, car si sur une question aussi délicate que celle de la Justification un consensus peut être trouvé, pourquoi, avec beaucoup de temps et de patience, n'y arriverions-nous pas non plus sur les questions qui continuent de nous diviser ? Personne n'aurait pu penser il y a cinquante ans que sur la question de notre compréhension du salut un consensus puisse être trouvé. L'Eglise anglicane a annoncé vouloir à son tour signer cette déclaration, ce qui donnerait encore plus de poids à ce rapprochement des différentes Eglises chrétiennes.

De fait, il ne s'agit pas gommer toutes les nuances voire les différences. Les Eglises sont parvenues à ce qu'elles ont appelé un «consensus différencié ». C'est-à-dire la reconnaissance qu'il y a plus de choses qui nous unissent que qui nous divisent et que ce qui demeure différent dans les compréhensions respectives n'est pas important au point de nous diviser. « Nous nous réjouissons ensemble de ce que les différences doctrinales historiques à propos de la doctrine de la justification ne nous divisent plus » dit la déclaration.

Il faut bien reconnaître que nous ne sommes plus dans le même climat de caricature qu'au moment de la Réforme ; l'Eglise catholique a fait son « aggiornamento » avec Vatican 2, reconnaissant combien nous sommes dépendants de l'amour premier de Dieu. La Déclaration reconnaît clairement que nous sommes incapables de nous sauver nous-mêmes. Nous ne pouvons que répondre à la grâce première de Dieu et que l'être humain doit, indépendamment de ses œuvres, se reconnaître incapable par lui-même de vivre à la hauteur de ce que le Seigneur attend de lui.

Mais il faut bien reconnaître aussi que dans la pensée protestante il n'a jamais été question de sous-estimer les œuvres, ou pour le dire autrement, notre manière de répondre à cet amour de Dieu, notre manière de vivre ont toujours été reconnues comme des éléments fondamentaux de la vie chrétienne. Parler, en théologie protestante, de « salut par la foi » (en opposition au salut par les œuvres) ne doit pas être compris comme un salut sans les œuvres. Pour Luther, Calvin et les autres Réformateurs, ce qui est fondamental, c'est de souligner que jamais ma manière de vivre ne pourra en quelque sorte provoquer l'amour de Dieu. La grâce est première. Mais se sachant aimé, se sachant constamment pardonné, l'homme est invité à répondre à cet amour par une manière de vivre conforme à l'Évangile. C'est ce qu'on appelle en théologie la sanctification, autrement dit la manière de répondre par ma vie à la justification, ou pour le dire plus simplement, comment je répons à l'amour inconditionnel que Dieu ne cesse de m'offrir.

Les œuvres n'ont jamais été exclues de la théologie protestante. Les Réformateurs ont refusé d'en faire une cause du salut, mais bien plutôt d'y voir là la conséquence. Notre réponse à l'amour de Dieu.

En rappelant cela, on parvient à rapprocher les points de vue pour finir par admettre que nos conceptions ne sont plus en opposition, même si des manières de formuler peuvent être nuancées. Toutefois ensemble les Eglises chrétiennes arrivent à confesser, et ce n'est pas rien, que « la personne humaine est, pour son salut, entièrement dépendante de la grâce salvatrice de Dieu ».

Cette déclaration commune me semble importante pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'elle souligne que malgré les blocages et les lenteurs institutionnelles, des avancées œcuméniques sont possibles. Le rapprochement des Eglises, je le crois, restera, lorsqu'on aura pris un peu de recul, comme un des éléments décisifs de l'histoire de l'occident ces dernières décennies. L'œcuménisme, j'en suis convaincu, et l'actualité quotidienne nous le rappelle au besoin, n'est pas à bien plaisir. Il est un devoir des Eglises chrétiennes face à la déchristianisation et au vu des défis majeurs qui nous attendent.

Mais cette déclaration commune me semble importante, car au-delà de l'aspect un peu « technique » qu'elle semble toucher, de fait elle touche un pan fondamental de notre témoignage chrétien dans le monde d'aujourd'hui. Je m'explique. Cette question est

particulièrement actuelle, car si on la traduit en langage d'aujourd'hui, elle concerne les possibilités de l'homme d'être heureux, libre et joyeux, malgré ses limites et ses échecs.

Il n'est certes plus questions d'appliquer ou non la loi à la lettre comme au temps des Pharisiens, ni d'acheter des indulgences pour garantir sa place au paradis comme au temps de Luther, mais il est toujours autant question de ce qui oppresse l'être humain, nous pèse. Aujourd'hui nous croulons toujours sous le poids de la condamnation ou du jugement. Nous peinons à nous affranchir du regard des autres. Nous essayons de correspondre à ce que le monde attend de nous, un monde de compétition et de rendement, de performances, et malheur à celui qui ne peut être à la hauteur. Aujourd'hui il s'agit de se réaliser, il s'agit de « réussir sa vie », d'être à la hauteur. Et que c'est difficile, que c'est pesant, que cela peut être angoissant. Je pense ici à cet ami, extrêmement compétent et qui pourtant a craqué car l'angoisse de ne pas répondre à l'attente de ses nouveaux employeurs a été trop forte.

Ensemble, chrétiens de tout bord, nous devons rappeler avec force et conviction que Dieu nous aime et aime chacun, chacune d'entre nous, tel qu'il est inconditionnellement ; et que c'est fort de cet amour, en dépit de nos limites, de nos manquements, que nous pouvons nous risquer dans cette vie, parce que nous nous savons aimés et non jugés. Jamais je ne pourrai réaliser pleinement ma destinée, être à la hauteur des attentes que je me donne, que je pressens chez les autres ou même de Dieu. Dieu ne m'en tient pas pourtant rigueur. En Christ il m'aime comme je suis et c'est ce qui me donne la confiance, la force, la ténacité et la paix pour affronter le monde et tous ses défis. Et ça c'est vraiment une parole libératrice, Une Bonne Nouvelle pour aujourd'hui

Oui dans la foi seule (sola fide), je me reconnais aimé, tout le reste finalement n'est finalement plus que détail. Amen

Emmanuel Fuchs